

# L'inextricable mélange des populations

Entretien avec Léonidas Embirikos

**Christophe Chiclet : — Quel est la particularité du mélange ethnique dans les Balkans ?**

Les Balkans sont ils une région plus mélangé ethniquement que le reste de l'Europe ? Je ne le pense pas vraiment. Il faut tenir compte de facteurs historiques et politiques qui expliquent la fragmentation des Balkans et ses différences avec l'Europe occidentale.

On ne peut pas comprendre la complexité de la région balkanique sans prendre en compte ses rapports étroits avec la péninsule anatolienne. En Grèce, il existe des populations réfugiés d'Asie Mineure qui sont des Anatoliens très anciens : les Pontiques grecophones (dialecte idiomatique) et les Karamanlidès qui sont des turcophones de l'Asie Mineure centrale. Il y a eu migration forcée de ces populations après l'échange gréco-turc des populations en 1923 qui a énormément compliqué les choses. Il faut aussi rappeler les migrations des Pontiques des bords de la mer Noire depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'en 1922 vers la Russie puis l'Union Soviétique.

**— Quelles sont finalement les différences entre l'Europe occidentale et les Balkans ?**

En Occident nous avons quatre grands Etats stables, dynastiques, avec des frontières claires avant l'époque des nationalismes : l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal. Dans les Balkans, ce qui est tout à fait différent c'est que nous avons la succession de deux Empires sur le même territoire : du byzantin, sans oublier les Etats médiévaux serbe et bulgare, à l'Ottoman. Par ailleurs, l'Europe balkanique a été l'enjeu pendant de longs siècles de la rivalité entre l'Empire ottoman et celui des Habsbourg. L'Empire ottoman s'accroche en Europe, faisant venir des populations musulmanes, alors

qu'en même temps des populations balkaniques de toutes langues se convertissent et impose comme institution, celle de la conquête. Tout cela complique à l'extrême la situation. Car l'Empire ottoman hiérarchise ses populations non pas territorialement, mais par le système des millets et ne les homogénéise pas. Cette réticence ottomane à la territorialisation devient une vraie peur à l'époque des nationalismes.

C'est à l'époque du rétrécissement de l'Empire ottoman que commence les révoltes de type national ou communautaire, comme celle des Serbes en 1804. Il y a aussi dans l'Empire des peuples qui occupent des niches écologiques comme le peuple Valaque que l'on retrouve sur les montagnes du Pinde au dessus de 800 mètres d'altitude. Au début du XIXe siècle, nous avons la territorialisation de ces minorités par rapport à une idée nationale : la révolte serbe de 1804 à 1813 qui, par la guerre, vide la principauté autonome de ses musulmans considérés comme des représentants de la conquête, tout comme la guerre d'indépendance grecque de 1821 a chassé de son territoire libéré des musulmans. Pour les Grecs et les Serbes, cela représente un acte fondateur de leurs nations.

Les Turcs ont commencé à déporter les Grecs d'Anatolie occidentale dès 1914, même si ce n'est pas sous la forme des déportations arméniennes, car après la Deuxième Guerre balkanique, ils sont considérés comme appartenant au camp ennemi. La déportation des Arméniens est la forme extrême de la «purification ethnique» (terme médiatisé il y a peu), c'est pour cela que c'est considéré comme un génocide. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le conflit gréco-turc de 1919-22, aboutit à une autre forme de «purification ethnique» avec l'échange des populations entre les deux pays, suite à la convention d'échanges précédent de neuf mois le traité de Lausanne en 1923, suivant un critère religieux : chrétiens orthodoxes contre musulmans. Par ailleurs, suite au traité de Neuilly de 1919, la Grèce et la Bulgarie s'échangent «volontairement» leurs populations. Ceux qui restent dans leurs pays d'origine sont considérés comme des citoyens non-minoritaires, même s'ils appartiennent à une communauté linguistique différente.

La conquête ottomane fait basculer toutes les anciennes divisions dans les péninsules balkanique et anatolienne qui sont complémentaires d'un point de vue politique. Cette conquête redistribue toute les cartes dans les Balkans jusqu'à ce qu'elle atteigne la Hongrie. Après vient le reflux vers le sud. Les communautés chrétiennes, orthodoxes

et catholiques sont conquises, très rarement islamisées de force, puis organisées, institutionnalisées en tant que groupes religieux. Au XIXe siècle cette institutionnalisation paraît totale. Il y a deux grandes catégories de sujets : les musulmans et les chrétiens ou juifs. Les chrétiens sont dans leur grande majorité orthodoxes dans les Balkans, mais avec d'importants îlots catholiques.

Pour comprendre le système de fonctionnement ottoman dans les Balkans, il faut savoir que ces communautés ne sont en aucun cas territorialisées. S'il y a territorialisation c'est dans le cas croate, voire les îles dalmates, Raguse et les principautés roumaines qui n'appartiennent pas au Dar el Islam. En revanche dans le centre des Balkans, les communautés qui y vivent ne sont pas territorialisées. On peut être orthodoxe aussi bien au Péloponèse, en Macédoine, en Asie Mineure, qu'à Chypre ; on fait partie du même groupe religieux.

Plus l'Empire ottoman se réduit, plus il y a reflux sur les territoires du Dar el Islam des musulmans qui ne veulent plus et ne peuvent plus vivre sur des territoires non musulmans. Il y a donc multiplication de gens loyaux au sultan ottoman, mais appartenant aussi au groupe conquis. N'oublions pas que dans le groupe musulman il existe aussi une forte diversité. En effet, l'Empire ottoman est né en Anatolie nord-occidentale avec une première capitale en Anatolie (Brousse-Bursa) et une seconde à Andrinople-Edirne dans les Balkans, près d'un siècle avant la prise de Constantinople-Istanbul. On voit ainsi comment se multiplient des groupes de populations habitants un territoire précis, mais provenant de la colonisation. Il y a donc un groupe turcophone qui s'installe dans les Balkans mais aussi l'islamisation massive de populations autochtones que l'on retrouve en Bosnie-Herzégovine, en Albanie et en Crète.

Des les mêmes groupes linguistiques se forment des scissions irréciliables. Exemple : un groupe linguistique qui parle le serbo-croate ne fait plus partie du même groupe institutionnel de l'Empire ottoman du moment qu'une partie de ce groupe s'islamise, adhèrent à la société conquérante, oubliant après quelques générations son origine. Autre exemple : l'Albanie orthodoxe et catholique bascule dans l'islam pour de nombreuses raisons tout en gardant sa langue maternelle. Quant aux Bosniaques musulmans et au Pomaks de Bulgarie, ils sont sollicités par le nationalisme serbe et croate pour les premiers, puis bulgare pour les seconds. Ce n'est pas le cas avec le nationalisme grec qui n'a jamais sollicité ses musulmans de Crète, car dans l'île il y

eu de très graves tensions entre les deux communautés religieuses. Lors des révoltes des chrétiens crétois au XIXe, aboutissant à l'Enosis (l'union) entre la Crète et la Grèce en 1912, nous sommes arrivé à un stade de non retour qui en finissait avec le concept de coexistence pacifique.

Le cas serbe montre bien cette complexité balkanique. En 1587, le patriarcat serbe de Pec, au Kosovo, est recréé sous l'autorité du Sultan. En 1690, la migration serbe sous la direction du Patriarche Arsenije voit le départ des populations serbes qui quittent le Kosovo pour aller en Hongrie méridionale qui devient yougoslave en 1918, sous le nom de Voïvodine. Finalement les descendants des Serbes de la grande migration de 1690 reviennent ou réintègrent un Etat dont ils n'ont jamais fait partie puisqu'il n'existait pas à l'époque, tout en ayant entre temps cohabités avec des Croates et des Hongrois au sein de l'Empire habsbourgeois.

D'autres serbes sont partis dans les Krajinas, région militaire de l'Autriche-Hongrie pour défendre ses frontières face aux Ottomans. C'était une région qui dépendait directement du ministère de la guerre de l'Empire des Habsbourg, avec sa propre autonomie. Cette frontière a perduré pendant plusieurs siècles. Auparavant, des Croates quittent la Croatie occidentale devant l'avancée ottomane pour rejoindre entre autre le Burgenland autrichien.

### — Comment expliquer finalement cette diversité balkanique ?

Cette diversité a abouti aujourd'hui à une grande complexité politique. Pour comprendre ce qui c'est passé, il faut combiner les recherches historiques et anthropologiques. N'oublions pas que nous ne savons pas ce que pensaient les populations à l'époque ottomane, malgré les sources ottomanes, ainsi que celles des églises orthodoxe et catholique du Vatican et des voyageurs européens. D'autant que les nationalismes actuels et leurs intellectuels interprètent l'histoire de leurs peuples en tant que missions historiques.

Espace politique et langue ne se recoupent pas forcément dans les Balkans. Il existe aussi des zones de contacts de langues : la ligne gréco-slave. Mais au sud de cette ligne, il existe plein de niches linguistiques comme le valaque et l'albanais.

Il faut donc combiné le problème des migrations avec celui de la configuration linguistique de la région. Il y a un continuum des langues slaves du sud, du slovène au bulgare de Alpes Juliennes à la

mer Noire, un espace albanais à l'ouest, grec au sud, roman au nord du Danube, plus des parlers turcs rouméliotes. Cela nous donne un schéma général des langues. Mais les migrations, comme celles des Serbes vers le nord, des Albanais vers le sud de la Grèce, amènent la formation d'îlots importants dans d'autres régions. Les Valaques ou Aroumains du Pinde en sont un exemple. Peuple de langue romane balkanique, ils vivent en altitude aux jonctions des espaces de langue grecque, albanaise et slave. Orthodoxes comme la plupart de leurs voisins, ils se différencient par leur langue, mais aussi, voire surtout, par leur intégration dans l'économie agro-pastorale au départ puis ensuite dans leurs poids prépondérants dans le transport de marchandise dans l'ensemble des Balkans. De part cette situation spécifique, ils vont rapidement former un des noyaux constitutifs des bourgeoisies balkaniques dès le début XIXe siècle.

— **Quel est le rôle du nationalisme dans cet imbriglio ?**

Le nationalisme apparaît dans un espace déjà fragmenté religieusement et linguistiquement. A la fin du XVIIIe siècle, il existe un puissant mouvement en langue grecque. Ce sont les «Lumières néo-helléniques», qui instaurent une nouvelle conscience venue de la Révolution française dans les Balkans. Désormais le despotisme ottoman est vu d'une autre façon. Au même moment Napoléon crée les provinces Illyriennes, et l'Heptanèse grec quitte le giron de Venise. Le mouvement des Lumières néo-helléniques pose les fondations de la Nation hellénique, tranchant avec la conception traditionnelle religieuse des Grecs qui se voyaient les descendants de l'Empire byzantin, s'auto-dénominant : «Roméï» (Romains).

Ce mouvement a une tendance révolutionnaire très nette, avec comme instrument la langue grecque, mais s'adressant à tous les peuples chrétiens de l'Empire, voire aussi aux musulmans, ce qui lui vaut l'inimitié de la hiérarchie orthodoxe du Phanar. Prenant l'Occident des Lumières comme modèle, mais ayant une population qui n'est pas uniquement de langue grecque, l'Etat grec se forme sur les terres de la Grèce classique où le mouvement révolutionnaire a été le plus puissant dans une région majoritairement, mais pas uniquement grecophone. C'est le cas des Arvanites, ces Albanais venus en Grèce au Moyen-âge et qui ont participé à la révolution grecque contre le pouvoir ottoman. Cette population n'a jamais revendiqué une identité séparée. Il existe un cas équivalent avec les Valaques de

Serbie orientale qui ne revendique aucune identité séparée.

Après la formation des Etats grec et serbe, nous avons la progression des idées romantiques dans les Balkans. Cela se traduit par la lente éclosion du mouvement national bulgare qui va durant le XIXe siècle chambouler toutes les données. Les Bulgares ont commencé à se différencier sans avoir d'Etat, sans avoir de territoire politiquement délimité, sans avoir mené une révolution. Ils vont se différencier sur un plan linguistique dans le continuum slave et à demander une église nationale. D'autant qu'un peu plus tard, les Bulgares n'accéderont pas à l'indépendance par une guerre de libération généralisée, mais par la guerre russo-turque de 1877, institutionnalisée par des traités internationaux (San Stéfano, annulé par Berlin quelques mois plus tard), signés entre les Puissances l'année suivante. La grande différence entre les deux traités quasi-concomitants donne la mesure de l'irréductibilité bulgare qui va perdurer jusqu'en 1944.

Plus il y a européanisation des institutions de l'Empire ottoman, plus il y a fragmentation nationaliste. Le nationalisme entre alors sur le devant de la scène dans les Balkans et les nationalismes entrent en conflit les uns avec les autres.

Après la Première Guerre mondiale plus rien ne reste debout dans les Balkans. Cette dernière a entraîné de gigantesques mouvements de populations, ce qui complique la guerre ethnique et nationale d'aujourd'hui. Les Grecs d'Asie Mineure et de Bulgarie sont renvoyés en Grèce et vice versa. Mais les échanges greco-turcs se font sur des critères religieux. Des Turcs, Arméniens ou Kurdes orthodoxes sont ainsi renvoyés en Grèce, tout comme des Crétois grecophones musulmans sont envoyés en Turquie.

Il est donc quasiment impossible de dessiner des cartes précises aujourd'hui.

*Léonidas Embirikos est membre du Centre de Recherche sur les groupes minoritaires (KEMO), Athènes.*